

## LE STATUT DE L'ACTE PERVERS : UN CAS DE SCARIFICATIONS

*Gaëlle Le Page*<sup>1</sup>

### **Résumé :**

L'acte est souvent assimilé au passage à l'acte. Nous parlons pour notre part de passage par l'acte car il est aussi redoublement du signifiant. Selon cette logique, quand est-il de l'acte et de ses coordonnées de mise en scène dans le cas de la perversion ? A partir du cas d'un jeune homme présentant des traits de perversion, nous examinerons comment ses scarifications sont une tentative d'opérer un démenti à l'endroit précis de la coupure, soit de la castration. Dans le cadre de la cure, nous voyons apparaître chez lui un autre versant de l'acte, celui de la création littéraire. Se produit alors une oscillation subjective entre le circuit court de la perversion et le long chemin de la sublimation ; ces destins se croisent car, dans les deux cas, le sujet n'a pas recours au refoulement. Ceci nous conduit à considérer la proximité des deux dimensions éthique et esthétique.

**Mots-clés :** Acte, perversion, éthique, sublimation

### **The status of the perverted act: A case of scarifications**

#### **Summary:**

The notion of act is often associated with acting out. Here we are talking about the fact of acting out as the intensification of the signifier. According to this logic, what of the fact of acting out and its staging coordinates in the case of perversion? From the case of a young man presenting traits of perversion, we will examine how his scarifications represent an attempt to carry out a denial at the very place of the cut, or castration. Within the framework of the cure, another aspect of the act comes to light through his literary creation. Then, a subjective fluctuation occurs between the short circuit of perversion and the long path towards sublimation; these fates intertwine because in both cases the subject does not

---

<sup>1</sup> Psychologue clinicienne exerçant au CESAME, Centre Hospitalier Spécialisé de Sainte Gemmes sur Loire, BP 50089, 49137 Les Ponts de Cé, Cedex. Doctorante en psychologie, rattachée au Laboratoire multi-site E.A. 4050 : « Recherches en psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social », composante Recherches Clinique psychanalytique, processus psychiques, et esthétique, 3 place André Leroy, BP 10808, 49008 ANGERS Cedex 01. gaelepage2(at)gmail.com, 06.25.45.75.53, 514, route des carreaux, 49800 ANDARD.

turn to repression. It brings us to consider how close both the ethical and esthetical dimensions are.

**Key words:** Act, perversion, ethics, sublimation

## **El estatus del acto perverso: un caso de escarificaciones.**

### **Resumen:**

El acto es a menudo asimilado con el paso al acto. Por nuestra parte se habla de paso al acto ya que el mismo intensifica el significante. Según esta lógica, qué es el acto y cuáles son los detalles de su puesta en escena en el caso de la perversión? A partir del caso de un hombre joven con trazos de perversión, examinaremos como sus escarificaciones representan un intento por desmentir el lugar exacto del corte, o castración. En el contexto de la cura, aparece en el sujeto otra versión del acto: el de la creación literaria. Se produce entonces, una oscilación subjetiva entre el circuito corto de la perversión y el largo camino hacia la sublimación, estos destinos se cruzan porque, en ambos casos el sujeto no hace uso del rechazo. Esto nos lleva a considerar la cercanía de las dos dimensiones ética y estética.

**Palabras claves:** Acto, perversión, ética, sublimación

### ***Qu'est ce qu'un acte et de surcroît un acte pervers ?***

Effectuons au préalable un détour du côté de l'acte en tant qu'il résulte d'une temporalité et est à envisager comme une transformation, il ne se réduit pas à la décharge motrice, il est inscription signifiante nous dit Lacan. Il ne serait pas à envisager comme un court-circuit de la pensée, mais il est au contraire un fait de discours. Lacan parle d'une situation logique de l'acte en tant que tel. (Lacan, 1966-1967 : 138) Aussi, il est impossible de définir l'acte autrement que sur fond d'une double boucle, autrement dit de la répétition. Et c'est précisément en cela que l'acte est fondateur du sujet. Reprenons cette remarque de Lacan dans son séminaire *La logique du fantasme* pour préciser notre propos :

*« L'acte est l'équivalent de la répétition, par lui-même. Il est cette répétition en un seul trait, que j'ai désignée tout à l'heure par cette coupure qu'il est possible de faire au centre de la bande de Moebius. Il est en lui-même : double boucle du signifiant. On pourrait dire, mais ce serait se tromper, que dans son cas le signifiant se signifie lui-même. Car nous savons que c'est impossible. Il n'en est pas moins vrai que c'est aussi proche que possible de cette opération. Le sujet - disons dans l'acte - est équivalent à son signifiant. »* (Lacan, 1966-1967 : 142)

Remarquons alors que le sujet est incapable de connaître et d'anticiper les effets de son acte à l'instant où il le pose puisqu'il est tout entier comme sujet transformé par l'acte. Ceci revient à dire qu'il est pris dans son acte, ce qui ne lui permet pas d'avoir à ce moment-là un regard sur son acte. C'est simplement dans l'après-coup qu'il pourra reconnaître les effets de celui-ci alors que l'acte lui-même sera pris dans une représentation signifiante.

Pour en venir précisément à l'acte pervers, notons qu'il s'impose comme la solution qui permet de démentir la question de la castration sans avoir, à partir de cette limite, à élaborer une position subjective issue de la coupure opérée par l'acte. Si par son acte, le pervers pose la question de la castration, il n'en demeure pas moins qu'il la dément simultanément en objectivant cette réalité et il tend plutôt à disparaître en tant que sujet. Aussi, l'acte pervers relève d'une expérience de desubjectivation où le pervers préfère s'incarner dans le brillant de l'objet en tant qu'agent de la jouissance de l'Autre. De plus, alors que cette opération court-circuite l'élaboration symbolique, elle nécessite une répétition de l'acte puisque la question de la castration posée selon ces modalités

particulières reste intacte et sans réponse : il faut toujours vérifier cette existence démentie qui ne peut pas s'inscrire dans un dire mais doit sans cesse être agie. Lacan dans son texte Kant avec Sade, nous dit :

*« Le nerf du fatum est donné dans la maxime à proposer sa règle à la jouissance, insolite à s'y faire droit à la mode de Kant, de se poser comme règle universelle. Énonçons la maxime : "J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite ne m'arrête dans le caprice des exactions que j'ai le goût d'y assouvir." » (Lacan, 1966 : 768)*

Pour Lacan, la maxime sadienne pose les fondements d'une morale qui ferait fonction de loi, mais une loi pervertie qui contourne l'ordre moral et constitue la foi du pervers. En ce sens, l'acte pervers répond bien à une forme d'éthique où se loge la logique de son désir qui n'est pas unique quête de jouissance mais pose des modalités précises et les circuits que doit prendre le pervers pour arriver à ses fins au nom d'une jouissance. Lacan évoque la capacité du sujet lorsqu'il pose un acte à opérer un changement alors même qu'il n'a pas conscience de ce que produit ce changement au moment où il l'agit puisque le réaménagement signifiant s'effectue dans l'après-coup. Si nous suivons Sade, il apparaît que le pervers met le doigt sur la coupure que génère l'acte et reste le doigt dessus. Cette cristallisation dans l'acte serait alors la condition de la jouissance de l'Autre dont le pervers se fait l'agent, le doigt pointé. L'opération signifiante est nulle et l'acte opère comme désubjectivation. Lacan ajoute que pour le pervers dans son scénario mis en acte : *« sa jouissance s'y fige, ne la dérobe pas à l'humilité d'un acte dont il ne peut faire qu'il ne vienne comme être de chair, et , jusqu'aux os, serf du plaisir. » (Lacan, 1966 : 773)* Aussi, Lacan voit à l'endroit de la jouissance du pervers l'ombre de la mort car : *« l'homéostasie [est] toujours trop vite retrouvée du vivant au seuil le plus bas de la tension dont il vivote. » (Lacan, 1966 : 773)* Ce circuit court de la jouissance, force le pervers à répéter incessamment son acte là où le rapport au signifiant de l'acte sexuel refuse la castration et le passage au langage : il lui faudra donc reproduire son acte. Lacan ajoute : *« Toujours précoce la retombée de l'aile dont il lui est donné de pouvoir signer la reproduction de sa forme. Aile pourtant qui a ici à s'élever à la fonction de figurer le lien du sexe à la mort. » (Lacan, 1966 : 773)*

## Mise en scène et nécessité de l'acte

Ouvrons alors la question de la mise en scène de l'acte pervers qui intègre un élément fondamental à son déroulement à savoir l'objet fétiche. Lorsqu'apparaît l'objet, nous repérons que le pervers en tant qu'agent vient lui-même occuper la place centrale de l'objet. Est-ce à dire que le pervers se prendrait pour l'objet cause du désir ? Soutenons plutôt que s'il occupe cette place d'objet, c'est dans une forme inversée qu'il faut l'envisager. Alors qu'il se présente comme le négatif du désir, soit l'agent de la refente, se loge au dos de la question du désir celle de l'angoisse qui surgit avec l'horreur de la castration dévoilée. Lorsque le pervers se loge à la place de l'objet cause de jouissance de l'Autre, source de désir et d'angoisse, il localise les coordonnées de son scénario qu'il fixe dans une forme d'immutabilité comme on imprime une photo sur son support à partir de son négatif. Ce scénario va dès lors agir comme une opération qui exclut le pervers du champ de l'Autre et le sépare lui-même de sa propre subjectivité. A aucun moment la dimension subjective ne peut s'ouvrir, c'est une scène sans parole ou seul l'œil regarde. Les victimes du pervers sont tout autant objets de sa jouissance. En ce sens, leur substance subjective leur est ôtée, elles sont comme dévitalisées. Le sujet ainsi évidé, dévitalisé, semble déjà mort au désir. Reste l'objet fétiche, incarnation du brillant de l'objet cause du désir, objet (a) tour à tour sublime ou déchet, objet nécessaire à la réalisation en acte du scénario pervers puisqu'il indique le point ultime de jouissance toujours à renouveler.

A cette étape de notre développement, demandons-nous si le passage par l'acte est nécessaire dans la perversion ? Nous ne disons pas volontairement passage à l'acte mais passage par l'acte qui ne suppose pas les mêmes enjeux symboliques ni les mêmes coordonnées logiques. Le pervers trouve sa singularité dans la mise en acte de son fantasme, fantasme de non castration, soutenu par une mise en scène qui se conclut par une incarnation du phallus, joué en « Un » acte où l'objet fétiche en est le principal acteur alors qu'il avance masqué. Aussi, le fétiche est la marionnette de l'agent (le pervers) qui le manipule tout en s'identifiant à lui comme possibilité de jouissance. Didier Castanet nous éclaire à ce propos quand il indique que :

*« Le fétichisme serait le court-circuit de l'élection d'un objet métonymique qui, à la place du réel démenti, fait lieu pour la jouissance et fige la chaîne souple du fantasme dans un acte qui*

*revient toujours à la même place. Si le névrosé parie sur le père, le fétichiste parie sur l'objet fondamentalement factice. » (Castanet, 2007 : 33)*

Il ajoute en se référant à Lacan :

*« ...celui qui donne véritablement la structure logique du fantasme, c'est le pervers. Pourquoi ? Parce que le pervers est mû par une volonté qui guide son acte, ce que Lacan a désigné des termes de "volonté de jouissance". Cela veut dire que la jouissance est enclose dans le fantasme, c'est ce à quoi sert le fantasme, car si le fantasme donne son cadre au désir pour le plaisir, selon l'expression de Lacan, il cache une part de jouissance, il l'enserme, il la masque, il la protège même. Et c'est justement cette part de jouissance que le pervers va chercher dans le passage à l'acte, qui se fait au nom de la volonté de jouissance. C'est la mise en acte du fantasme.(...) Le pervers franchit la barrière de l'imaginaire, et dans son acte pervers, vrai, il explore quelque chose qui participe de la jouissance, de la jouissance du corps.(...) Alors que le pervers par son acte, explore, même dans la sauvagerie la plus extrême, ce en quoi le corps jouit et toutes les manipulations perverses des sadiques et les masochistes ne sont qu'une exploration, sur le mode pervers, de ce en quoi le corps vivant jouit. » (Castanet, 2007 : 35-36)*

La philosophie Sadienne introduit la notion de liberté du désir comme au-delà de la loi morale pour en fait un adage de vérité du sujet comme éthique. Il ouvre alors volontairement la voie du désir comme fondamentale mais la pervertit et la réduit la quête de l'agent qui se met au service de la jouissance de l'Autre à travers l'élection d'un objet fétiche. Le pervers pourra, le temps d'un acte, se faire l'incarnation de l'objet représentant du phallus dévitalisé de sa substance, devenu pur signifiant. Ce qui importe c'est l'opération de jouissance, obtenue dans un parfait rapport à la conduite, au scénario, via ses objets de prédilection (chaussure, pantoufle, brillant sur le nez, robe). L'objet se dévoile dans un acte d'une moralité douteuse - au sens kantienne puisque le rapport s'articule au-delà de la notion du bien - et son usage s'appuie sur une logique implacable, au-delà de la loi, articulée à une quête de jouissance. L'Autre ainsi divisé présente bien une once de jouissance promise au pervers et qu'il atteindra sans cesse dans un acte renouvelé comme répétition de l'acte sexuel. Il s'agit d'une tentative incessante d'effacer la coupure signifiante qu'introduit l'acte pourtant nécessaire au pervers. L'acte du pervers serait alors à la jonction du signifiant et du réel. Afin d'effacer la refente exercée par l'acte, il en change les règles et les

modalités en se centrant non pas sur l'acte en lui-même comme signifiant mais sur la mise en œuvre de cet acte. Le scénario qui conduit à l'acte serait alors à envisager à la fois comme un appel et une réponse. Dans sa réalisation, il garantit que l'acte sexuel n'existe pas tout en assurant au pervers que l'acte sexuel peut se réaliser via ses objets fétiches dans une opération précisément désobjectivante au nom d'une loi. La morale est alors l'au-delà de l'acte auquel s'adresse le pervers mais sans savoir à qui finalement il s'adresse puisqu'il s'agit d'une jouissance à laquelle il n'a pas accès puisqu'elle est enclose en l'Autre. Il n'y a accès qu'à observer le regard d'effroi que cette rencontre avec la jouissance provoque en l'Autre. Pour autant, c'est uniquement à la condition d'une énigme, d'une impasse faite à sa propre division que le pervers tire sa singularité et se pose comme sujet en quête d'une jouissance qu'il n'a de cesse d'interroger. Cette logique de l'acte où le pervers loge la douleur d'exister en l'Autre lui permet de conduire sans émoi ses engagements qu'il doit mener au bout, question d'éthique, de logique, d'un fantasme qui demande son acte - comme un dû qui doit sa valeur à sa consistance réelle en monnaie trébuchante, comme étant bien là ce qui rate.

### **De la perversion à la sublimation**

Il nous semble alors intéressant de rapprocher deux voies d'écoulement libidinales qui réciproquement font appel à une mise en acte en passant par la production ou l'usage d'un objet : la voie de la perversion qui promeut l'objet au rang de fétiche comme pierre angulaire de son scénario et la voie de la sublimation qui érige l'objet de sa production au rang d'objet socialement valorisé. Il apparaît que ces deux processus présentent une parenté métapsychologique. Prenons pour appui ce que soutient Sophie de Mijolla Mellor en suivant la pensée de Freud :

*« La sublimation se présente comme une métabolisation d'éléments de la sexualité pré-génitale auxquels elle assure une sorte de renaissance selon un mode conforme à l'exigence culturelle, tandis qu'elle doit s'accommoder de la sexualité génitale à laquelle elle apporte indirectement une protection contre les dommages que pourraient lui occasionner le refoulement des éléments pervers de la sexualité. (...) Freud situait bien un sacrifice et un renoncement à la liberté sexuelle perverse à l'origine de la poussée civilisatrice, mais ne parlait pas d'une dérivation vers des buts non pervers, ainsi que Freud le fait par la suite pour distinguer du*

*refoulement comme d'ailleurs de l'inhibition, le destin sublimatoire.* » (De Mijolla Mellor, 2009 : 274)

Ainsi, l'acte sublimatoire, au même titre que l'acte pervers, permet au sujet de garantir une voie de dérivation pulsionnelle pour que s'écoule l'énergie libidinale. Mijolla Mellor ajoute encore :

*« On peut de fait considérer que l'énergie libidinale, dans la perversion et dans la sublimation, opère dans les deux cas un mouvement de contournement de l'interdit et parvient, moyennant certaines limites, non seulement à maintenir l'écoulement du flux mais à le renforcer du fait de cet obstacle. Ce dernier, dans le cas de la perversion, reçoit comme réponse le "désaveu", c'est-à-dire le déni et la prise en compte simultanée de l'existence de la "castration", et surtout, le défi de s'en laisser interdire quoique ce soit. L'obstacle, dans le cas de la sublimation, engendrera le « déplacement » de l'objet et du but vers "le haut". »* (De Mijolla Mellor, 2009 : 276)

Citons aussi ce passage de Lacan en référence aux *Trois essais sur la sexualité* de Freud :

*« ...nous avons la notion que la sublimation se caractérise par ce changement dans les objets où la libido, non pas par l'intermédiaire d'un retour du refoulé directement, non pas indirectement, non pas symptomatiquement, mais d'une façon directement satisfaisante, la libido sexuelle vient trouver sa satisfaction dans des objets. (...) il s'agit là d'objets qui ont à prendre une valeur sociale collective. »* (Lacan, 1959-1960 : 144-145)

Le sujet n'aura donc pas à s'engager dans une voie symptomatique pour accéder à la vérité de son fantasme. La sublimation comme la perversion donne forme et corps au fantasme. Mais là où le pervers propose une solution rapide, répétitive dans son scénario qui doit toujours revenir à l'identique, la sublimation passe par des voies plus laborieuses au sens premier du labeur. La pulsion épistémophilique prend le dessus sur l'excitation enclose dans le fantasme et engage le sujet dans une dynamique de recherche. Le pervers lui tend plutôt à disparaître en tant que sujet. Dans la sublimation, l'artiste, le scientifique, le chercheur ou encore le religieux tendent vers une assomption subjective et qui plus est socialement valorisée. Le résultat et le processus sont les mêmes mais la temporalité est très différente. C'est ici que résonne cette formule : le circuit-court du pervers versus le long parcours de la sublimation.



Le pervers court-circuite la pulsion en s'accrochant aux objets partiels (voix/regard/sein/fèces) comme voie de satisfaction onanique directe sans élaboration symbolique uniquement dans une visée de jouissance sur le corps propre. La sublimation quant à elle apporte une satisfaction libidinale qui passe par la voie de la création signifiante, but éminemment culturel mais qui permet également une satisfaction à partir des objets partiels. Tout deux sont tournés vers l'objet : la création du fétiche dans la perversion comme substitut du phallus et contournement de l'horreur de la castration qui à la fois l'indique et la rejette, la création esthétique dans la sublimation comme production d'un objet qui permet d'obtenir, dans l'après coup de la création, un plus de jouir. Ces deux mouvements pulsionnels visent la réalisation du fantasme qui ne se soumet pas au refoulement mais indique une version du père, une perversion au sens d'une torsion du fantasme qui s'appuie alors dans sa réalisation sur l'objet : fétiche ou production d'objets artistiques, religieux, scientifiques, par exemple : l'icône, les formules algébriques, le tableau du peintre etc. Il y aurait donc une certaine mise en scène de l'objet comme condition de la réalisation du fantasme non refoulé mais travesti ou esthétisé. Il s'agit bien d'une réalisation, d'un accomplissement de fantasme dans le sens où il se soutient d'un acte dans la réalité qui indique le réel : le réel du corps comme support de jouissance dans la perversion. Mais cet acte pervers pourrait-il passer par une esthétisation ? L'acte ainsi dévié, produisant donc une double boucle modifierait le rapport à la jouissance car elle est dès lors secondarisée, accessible dans l'après-coup et nécessite une autre temporalité, celle de la sublimation. Didier Castanet, nous dit concernant le statut de l'objet et le rapport à la jouissance du pervers que :

*« Le fétichisme serait le court-circuit de l'élection d'un objet métonymique qui, à la place du réel démenti, fait lieu pour la jouissance et fige la chaîne souple du fantasme dans un acte qui revient toujours à la même place. Si le névrosé parie sur le père, le fétichiste parie sur l'objet fondamentalement factice. » (Castanet, 2007 : 33)*

Il ajoute :

*« Le névrosé attend, en fonction des signes de l'Autre, le moment où il va pouvoir accomplir l'acte pour lequel il est désigné. Son acte, le névrosé le pose toujours en relation avec la question*

*du désir et la difficulté qu'il a avec le désir, en tant qu'il trouve son origine d'abord dans l'Autre, c'est-à-dire dans ce lieu qu'il ne connaît pas. Et il attend de l'Autre le signe qui désignera ou, au contraire, suspendra l'acte qu'il a à accomplir. » (Castanet, 2007 : 35-36)*

Prenons ici l'exemple clinique d'un jeune homme qui précisément hésite entre ces deux voies et pour qui la rencontre psychothérapeutique va modifier son rapport à la jouissance à partir de l'adresse faite au thérapeute. Nous posons l'hypothèse que nous n'avons pas à faire à un pervers au sens structural mais à un sujet présentant une organisation perverse sur fond d'hystérie masculine. Il est ainsi passé de l'acte à l'acting out, de la solitude de son acte à un acte adressé dans le transfert et qui inclut un rapport à l'Autre.

### **Un cas de scarifications comme acte pervers chez un jeune homme**

Lorsque nous rencontrons pour la première fois Monsieur D, nous avons à faire à un jeune homme qui semble avoir tout au plus 15 ans. Assez svelte et frêle, il nous fait penser à un adolescent pré-pubère. Lorsqu'il annonce ses 19 ans nous en sommes très surprise. La seule chose qui ne colle pas avec son apparence est une poignée de main très ferme qu'il nous adresse droit dans les yeux avec un large sourire. Lorsque nous lui demandons ce qui l'a conduit à nous rencontrer, il n'en sait rien. C'est le médecin qui le lui a dit de consulter sans quoi il risquait une hospitalisation. Il parle alors de scarifications qui l'ont amené à l'hôpital. Il semble lui-même très surpris car, selon lui, ce n'est rien et c'est déjà fini. Il ajoute que ses scarifications : *« peut-être ça viendrait de la séparation de mes parents, le divorce que j'ai peut-être mal supporté ; ça pourrait être une hypothèse ou une autre ; ça semble tellement classique et gros tout ça »*. Il porte un regard distant sur *« tout ça »*, presque désabusé. Il dit, à partir du divorce, s'être renfermé sur lui-même dans un silence : *« Je ne parle pas, ni à ma mère, ni à mon père, c'est un choix. Ma mère suit une psychothérapie à cause de moi, parce qu'elle ne me comprend pas. »* Il évoque tout ça d'un ton détaché tel le spectateur d'un récit qui ne lui appartient pas. Ses parents se sont séparés quand il avait neuf ans. Sa mère, deux ans plus tard, refait sa vie avec un autre homme de qui elle aura deux filles. Sa mère ne s'est pas occupée de lui : *« Je me débrouillais tout seul et je n'ai besoin de personne »*.

Au sujet des scarifications, il dit que « *ce n'est pas la première fois* » et se touche les bras laissant sous-entendre que sous son pull se cache les marques de ses blessures antérieures. Il a l'habitude de se scarifier mais cette fois-ci, il l'a fait dans les toilettes de l'école. Un camarade l'a vu et a prévenu l'infirmière scolaire : « *Je suis donc allé à l'infirmierie. Elle a appelé ma mère qui m'a conduit aux urgences. Ça n'aurait pas du se passer comme cela ; d'habitude il n'y a jamais personne* ». Mais précisément cette fois là, la seule fois où il le fait dans les toilettes, quelqu'un le surprend. Nous voyons avec cette scène des toilettes se dessiner les coordonnées d'un scénario pervers. Cette fois-ci, l'Autre est convoqué en un lieu public où l'œil peut surgir. Nous pensons ici à cette remarque de Lacan :

*« Regardez où cette pensée me conduit, quand il s'agit de la déroute du voyeur, par exemple : cet accent mis, ce regard aussi, cette pensée qui se dirige, pour la justifier, vers sa surprise - celle du voyeur - par le regard d'un autre, justement : d'un arrivant, d'un survenant, pendant qu'il a l'œil à la porte. De sorte que ce regard est déjà suffisamment évoqué par le petit bruit annonciateur de cette venue, quand très précisément ce dont il s'agit, quant au statut de l'acte du voyeur, c'est bien en effet ce quelque chose qu'il nous faut, nous aussi, nommer le regard qu'il s'agit ; mais qui est à chercher bien ailleurs, à savoir justement dans ce que le voyeur veut voir, mais où il méconnaît qu'il s'agit de ce qui le regarde le plus intimement, de ce qui le fige dans sa fascination de voyeur, au point de le faire lui-même aussi inerte qu'un tableau. »*

(Lacan, 1966-1967 : 141)

Si les scarifications pour monsieur D représentent un équivalent d'activité onanique, elles ne sont pas seulement de l'ordre d'une décharge de tension. Elles ne visent pas uniquement à soulagement pulsionnel mais indiquent, par le lieu où monsieur D choisit de les pratiquer (les toilettes du lycée), une coupure plus élaborée. Il s'agit d'une scène où le regard s'introduit comme agent d'une jouissance rencontrée dans l'acte puisque monsieur D se cache dans un lieu où il pourrait être vu à tout moment. Il se situe alors sur le bord, à la marge, entre l'intime des toilettes où vient se déposer l'objet comme déchet et l'extime incarné par le regard d'un voyeur potentiel. D'ailleurs les toilettes publiques sont ces lieux de prédilection du sexuel qui se figure par des mots et des dessins plus ou moins obscènes que l'on peut lire et voir sur les murs et les portes des toilettes. Aussi, dans les WC publics se déploie la logique du fantasme mise à nue, perverse en son essence, celle d'actes sexuels signifiés à qui veut bien les

remarquer. L'obscène a sa place dans ce lieu anonyme et pour l'occasion ce lieu est habité par monsieur D. Il vient là incarner l'agent de ses fantasmes - toilettes comme lieu du sexuel - qu'il reprend alors à son compte en les inscrivant dans son corps par la scarification. Il est à la fois l'agent et la victime dans un acte masochiste à reconnaître comme la racine de la perversion. Il donne corps au fantasme dans son agir. Il inscrit sur ses bras l'équation de l'acte sexuel qui n'existe pas ou seulement comme signifiant. Il s'agit ainsi d'une tentative d'inscription symbolique qui creuse le réel dans son corps propre pour y rencontrer l'objet cause du désir, la lame de rasoir. La lame en tant que représentant du phallus, objet tranchant, indique la coupure de la castration mais castration aussitôt démentie qui n'opère qu'à être incarnée dans la promesse d'un « être vu » : il y faut un public, une porte entrebâillée qui permettrait au regard indiscret de s'immiscer dans la scène. Monsieur D parle de ses scarifications avec un certain détachement. Il y a selon lui plusieurs hypothèses pour comprendre son geste : « *Soit il s'agit de faire sortir le mal, soit de faire exister la douleur puisque nous n'existons qu'à travers la douleur c'est ce qui nous rend humain, c'est la douleur qui nous fait exister.* » C'est arrivé une seule fois à l'école. Il n'a pas recommencé - il le dit en riant - car on lui en a fait des reproches : « *Apparemment ce genre de choses n'est pas bien supporté par les autres.* » Aussi, il a décidé de limiter ses actes de scarifications à sa chambre, dans un lieu privé. Manifestement, cette expérience que nous pourrions qualifier d'expérience perverse, où il convoque le regard à l'endroit de la coupure, a eu un effet sidérant et pour lui et pour celui qui l'a vu. Mais les conséquences lui ont échappé puisqu'il a été convoqué à l'infirmerie puis plus tard chez le directeur. C'est tout ceci qui l'a conduit à l'hôpital et finalement jusqu'à notre bureau. « *Beaucoup de bruit pour pas grand-chose* », dira t-il. « *Ca ne valait pas la peine d'en arriver là* ».

Aussi, il décide de renoncer pour le moment à ce mode de jouissance, en tout cas dans les toilettes. Il évoque alors une scène de scarifications chez lui. Il nous dit : « *il s'est passé quelque chose, j'ai fait un malaise* » et il rit. Il a commencé à sentir qu'il n'allait pas bien « *après s'être coupé sur les bras* ». « *Je suis allé dans la salle de bains et je me suis mis un peu d'eau sur le visage mais ça n'allait toujours pas bien, alors je suis allé sous la douche et sous la douche j'ai fait un malaise. Je suis tombé et quelques secondes plus tard je me suis relevé.* » Il ajoute : « *mais bon c'est terminé, voilà c'était une expérience.* » Il interroge la question de la castration par la scarification et manifestement cette expérience l'entraîne jusqu'au malaise, jusqu'à l'aphanisis. Il interroge ainsi la jouissance du corps en faisant de son corps son objet de jouissance. Autant dans les toilettes de l'école c'est celui qui regarde qui ressent le malaise,

autant dans la solitude de l'acte c'est lui qui fait ce malaise, ça se retourne sur le corps propre. Mais il observe que dans tout les cas il y a du malaise autour de cette coupure.

Plusieurs fois en séance, nous entendons qu'il tente pour supporter cette castration et ne pas revivre ce malaise, de passer par un autre type d'investissement pulsionnel notamment l'écriture. Il se présente comme un grand lecteur, s'intéresse à la littérature, à la poésie et à la philosophie. Il philosophe et écrit de la poésie sur « *l'absurdité de la vie* », écriture dans laquelle il excelle. Il obtient dit-il souvent les « *meilleures notes en français et en histoire* » ; ses devoirs sont lus aux autres élèves de la classe. Pour autant, il dit qu'il ne fait rien à l'école. Il y arrive en faisant peu d'efforts. Concernant sa scolarité, il dit n'avoir rien décidé pour son orientation, simplement : « *le professeur principal me disait que je n'ai pas le niveau pour une filière générale. J'avais juste dix de moyenne.* » Selon lui, on lui aurait toujours imposé les choses : sa mère et ses professeurs. C'est dans ces conditions qu'il effectuera un BEP puis un BAC en comptabilité. Il confirme son consentement à ce choix imposé en soulignant : « *Comptabilité, c'est le mieux, je ne me vois pas faire menuiserie ou électricité. Je sais comment c'est avec les autres et ça sûrement pas.* » Il fait ici référence aux autres garçons dont il sent éloigné : « *J'aime lire et m'isoler, les autres aiment le foot, la mécanique et les filles.* »

Il évoque entre autres un épisode d'un devoir scolaire que nous avons jugé intéressant de reprendre ici. Monsieur D avait choisi de rendre un rapport de stage en l'écrivant dans un style littéraire s'inspirant du récit de *Don Quichotte* transposé dans l'univers de *La Guerre des étoiles* : un écrit qu'il voulait épique et irréel pour démontrer l'absurdité de la consigne scolaire qui imposait d'écrire selon la logique d'un devoir de comptabilité. Bien sûr il fut hors sujet. Le professeur lui demande de refaire son devoir. Il ne rend pas son devoir à temps au professeur et prétexte une cause absurde associée d'une pointe de provocation : « *mon cheval a mangé mon clavier d'ordinateur* ». Le professeur maintient la consigne et Monsieur D finit par refaire son devoir. Il choisit alors dit-il : « *de répondre à la lettre à la commande du professeur* ». Son travail fut qualifié d'excellent et aurait pu lui valoir une bonne note mais lorsqu'il commente son devoir il adresse à son professeur : « *Voilà j'ai fait ce que vous attendiez mais vous savez ce que j'en pense et vous pouvez le mettre où je pense... au feu.* ». Cette parole aura pour effet de faire enrager l'enseignant. Monsieur D sera convoqué chez le directeur qui l'expulsera une semaine du lycée. Cet événement le fait rire encore une fois.

Aussi, si nous repérons un vrai intérêt intellectuel avec un investissement accru pour la lecture et l'écriture, il ne sait pas comment manier pour autant la lettre dans son rapport à l'Autre et ceci le met en position d'exception dans le regard de ses professeurs. Il se souvient encore d'une fois où un autre professeur avait beaucoup aimé son devoir. Il s'agissait d'un texte philosophique qui encore une fois traitait de l'absurdité de la vie. Á la fin de la classe, le professeur le retient et lui dit que si ça ne va pas il faut en parler. Monsieur D pour sa part, ne met pas cet intérêt pour l'absurde du côté du mal-être mais le reconnaît comme une qualité qui souligne l'écart entre ses centres d'intérêt et ceux des autres qu'il présente comme « *des êtres méprisables* » dont il se sent supérieur mais : « *ceci n'est pas très avouable* », dit-il.

Concernant son engouement pour la littérature et l'écriture, il aime particulièrement lire Albert Camus ; il est attiré par des musiciens-interprètes : « *pessimistes ou nihilistes* » : Noir Désir, The Doors, Nirvana, Mano Solo : « *tous ont au moins une fois tenté de se suicider* ». Le suicide est pour lui un acte ultime, un acte de résistance qui serait : « *le seul acte qui décrirait véritablement notre absurde condition d'être humain. (...) la vie n'a pas de sens à part celui qu'on va mourir* ». Il se définit comme un solitaire, un paria, un exclu, en marge des autres. C'est un choix, une logique de vie où l'isolement le satisfait et lui permet d'entretenir cette position d'exception. A l'inverse, il peut se décrire comme un manipulateur ; il a compris comment ça fonctionne, notamment avec les femmes. « *Les femmes elles ont ce qu'il faut pour plaire aux hommes, les attributs féminins, les parures, le parfum etc. Nous on a la poésie, moi j'ai les mots pour les séduire. Je m'en suis rendu compte en écrivant de la poésie à une fille et j'ai vu que ça marchait.* » La poésie qu'il écrit sous forme de textes de chansons lui sert à séduire les filles mais au-delà, il pense au moment de conclure en acte afin d'« *avoir des rapports sexuels facilement* ». Il ajoute - et là encore son ambivalence subjective se fait entendre – qu'ainsi par ce procédé, il expérimente avec les filles : « *pour voir* » ! Il pourrait donc mettre ses talents d'écriture au service de ses fins sexuelles. Il aime manipuler les autres dit-il : « *c'est facile de savoir ce qu'ils veulent.* » Il repense à une fille avec qui il a eu une relation, une cousine dont il a été amoureux qui souffrait de gros problèmes psychologiques et fit plusieurs séjours en hôpital psychiatrique. Elle se scarifiait. Il dit que ses propres scarifications ont commencé au cours de sa relation avec elle, plutôt sur la fin de leur relation. Il voulait faire comme elle. Cette fille aurait exercé une fascination chez lui. Aussi, dans le mimétisme de la scarification, son œil s'est branché sur la coupure avec l'idée qu'à l'horizon de l'acte, il en sortirait triomphant alors qu'il

réduisait l'autre à sa fonction d'objet dans le scénario amoureux.

Pour autant, il hésite entre un investissement littéraire et créatif ou « *la manipulation de l'autre* » comme il aime le dire. Il oscille entre des moments de subjectivation douloureuse et de désobjectivation perverse. Nous repérons là qu'un processus est à l'œuvre, une logique qu'il tente d'expérimenter de diverses façons mais toujours articulée avec l'apparition d'un acte. Pour que la pulsion trouve à se satisfaire, il ne passe en aucun cas par une élaboration de symptômes qui permettraient de négocier la question de la castration via le refoulement mais choisit d'en passer par l'acte sublimatoire ou pervers.

C'est sur ce point d'une différence affirmée, de son goût pour l'exception qui peut le conduire jusqu'à l'acte - soit les scarifications au nom de l'amour ou son intérêt littéraire qui s'oppose à son désir pervers - que nous avons constaté que la logique de l'acte s'organise chez lui selon deux modalités, deux faces d'un même procédé comme faisant le tour d'une bande de Moebius : l'acte peut être acte signifiant lorsqu'il se redouble, demandant à être déchiffré dans l'acte littéraire ; il est transgressif (comme dans l'exemple du devoir) ou pervers (la scène des toilettes) et lui assure une satisfaction rapide tout en lui épargnant la douleur d'exister alors qu'il l'inflige à l'autre en se faisant l'agent de sa jouissance. Il interroge là directement le statut de l'acte. En quoi l'acte peut lui servir pour tendre vers une satisfaction ? La satisfaction est immédiate, fugace et toujours à renouveler dans le scénario pervers et il peut y parvenir sans trop d'efforts, ce qu'il a toujours réussi. Toutefois, ces expériences ne l'ont pas toujours conduit où il le souhaitait. Ceci l'a même parfois déçu, l'amenant à s'isoler jusqu'à se sentir rejeté des autres et jusqu'à ce point d'arrêt signifié par son passage aux urgences de l'hôpital. La satisfaction peut aussi se gagner par la voie sublimatoire qui l'engage dans un travail plus long d'écriture, une écriture personnelle qui lui fait miroiter la promesse d'un épanouissement personnel : « *le début de sa vie* » dit-il. Toutefois, il ne sait pas s'il a envie de produire ce travail.

Dans la cure, il ajoutera après plusieurs séances qu'il « *pourrait faire de la psychologie pour en savoir plus sur lui-même mais sans aller jusqu'au bout. Ce serait plutôt pour voir et peut-être avoir le déclic* ». Nous relevons ici cette expression qui signe sa position subjective : « *aller y voir mais pas jusqu'au bout* ». L'œil est encore convoqué et le démenti de la castration plane à l'horizon. Il nous interroge alors sur ce qui nous a conduit à être psychologue. Un jour, il arrive en disant : « *Si je vous dis que j'ai un cadavre dans mon jardin qu'est-ce que vous ferez ? Serez-vous obligée de le dire et de ne pas respecter la*

*règle du secret professionnel. ?* » Nous lui répondons : « *ça dépend si vous êtes l'auteur du crime, parlez-moi de ce cadavre* » ; il ajoute : « *Non je voulais seulement savoir* ». Il n'ira pas plus loin dans ses questions et poursuit la séance sur ses préoccupations du moment. Lorsqu'il évoque ce cadavre dans le jardin, implicitement humain, il laisse planer un doute sur les causes du décès. Il laisse entendre qu'il sait qu'il y a un cadavre enterré dans le jardin, ce qui en toute logique laisse entendre qu'il pourrait être l'auteur ou le complice du crime. Ce qui l'intéresse lorsqu'il évoque cette scène est avant tout notre réaction, soit les indices d'une jouissance convoquée dans la scène que nous qualifions de perverse. Il lâche l'affaire pourrions-nous dire au moment où nous l'interrogeons sur l'auteur du crime car bien sûr, il ne pourrait s'agir de lui-même alors précisément que nous interrogeons la place subjective qu'il occupe dans son récit. Lorsque nous le questionnons sur sa division, puisqu'il formulait une question, c'est là qu'il botte en touche. Le voile levé, il ne peut supporter l'angoisse que ceci pourrait révéler, soit l'angoisse de sa propre division. Il y aurait donc bien chez Monsieur D une déviation voire une déviance du but de la pulsion puisque chez lui le statut de l'acte prend une fonction bien particulière comme point de butée qui permet de négocier le virage de la castration. Il introduit dans le passage par l'acte, acte réel avec les scarifications ou acte supposé avec le cadavre dans le jardin, la question de la jouissance chez l'Autre et de la morale qui se rattache à l'acte. Mais, il ne s'agit pas d'une morale à la mode de Kant mais bien plus d'une morale sadienne qui vise à servir sa propre satisfaction pulsionnelle. Il choisit alors un processus qui permet de détourner les pulsions de leur but sexuel mais sans en passer par le refoulement. Il introduit avec l'acte la question de la limite, de la loi et de la morale qui s'y rattache et sa question nous pourrions la formuler comme suit : Y aurait-il une morale sans éthique ? Qu'est-ce qui fait loi et comment ? Dans ce « comment » qui suppose un style singulier s'articule la logique, sa logique. Il choisit alors un processus qui permet de détourner les pulsions de leur but sexuel mais sans en passer par le refoulement.

Nous repérons la tentative de sa part pour s'engager dans une voie symbolique mais encore une fois il est vite rattrapé par la proximité du fantasme qui l'habite et qui se présente finalement assez violemment alors qu'il s'incarne dans un voir ou si nous précisons son envers : un voir qui se caractérise d'un « être vu » alors qu'il se sent pris sous le regard. Mais voir quoi ? Voir, pour voir sous la robe comme dirait Lacan, aller juste au bord mais pas jusqu'au bout (jusqu'à ce petit bout qui risquerait de s'absenter à y voir de trop près). Nous pouvons donc nous interroger sur les modalités du fantasme chez



monsieur D dans cette articulation au scopique. Qu'est-ce qu'il a vu et qui l'a précisément regardé de l'horreur de la castration ? La rencontre avec la castration semble s'être imposée à lui sous les traits d'une figure monstrueuse qui le conduit sur la voie de l'ambivalence. Nous pensons à Freud, dans son article « Le clivage du moi », en 1938, lorsqu'il nous dit :

*« L'enfant (...) répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume, sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir. Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté. Les deux parties en litige ont reçu leur lot : la pulsion peut conserver sa satisfaction ; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé. »* (Freud, 1938 : 283)

Freud ajoute : *« Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. »* (Freud, 1938 : 283)

Plus tard dans la thérapie, il formulera le désir de poursuivre ses études à l'université mais il ne choisit pas n'importe quelle filière. Pour la première fois, dit-il, il fait un choix d'orientation scolaire. Après son bac, il décide de s'inscrire en faculté de psychologie. Il espère avec la psychologie pouvoir « démarrer sa vie ». Il s'est inscrit à l'université de Rennes et va s'installer en colocation avec trois filles ; il connaît l'une des trois. Nous lui demandons pourquoi il n'a pas choisi l'université d'Angers : « *c'est trop près.* » Cette remarque a pur effet de nous faire rire conjointement. Ce rire partagé relève d'une interprétation à notre sens réussie. Nous identifions cette réponse : « *c'est trop près* » comme un trait d'esprit qui met à distance le drame de la castration et révèle une autre dimension celle de l'équivoque incluse dans le mot. Ce délestage symbolique du mot laisse entrevoir un autre choix subjectif qui pourrait amener un plus de jouir rencontré dans une adresse à un Autre avec qui dialoguer. Ceci donne une autre épaisseur à la rencontre qui dès lors n'apparaît plus comme figée dans un acte mais augure d'un autre rapport au savoir partagé.

À l'occasion d'une autre séance, il tentera encore d'annuler les effets de sa parole : «  *finalement j'hésite,*

*la psychologie ça demande du travail et je ne sais pas si j'ai envie de travailler.* » Toutefois, il est manifestement intéressé *« la psychologie ça me permettrait d'apprendre des choses sur moi, sur ce que je suis, ce n'est pas pour autant que je veux faire psychologue c'est trop long, mais la psychologie ça sert toujours en attendant, en attendant de trouver ma voie d'avoir le déclic c'est mieux que rien. »* Effectivement c'est mieux que rien, ce signifiant « rien » qui l'oriente vers cette sorte de désenchantement où seule la satisfaction perverse lui procure une once de jouissance. Aussi, notons que si le signifiant « psychologie » se désarrime d'une rencontre avec un psychologue, à nouveau, il semble y avoir un risque de dérivation vers une instrumentalisation de sa jouissance, conditionnée à une mise en acte. Or, l'inscription à l'université de Rennes laisse aussi entrevoir la fin de notre travail. Toutefois, le déclic, tel qu'il le nomme, nous l'identifions à deux moments dans son parcours. La première fois, lors de son passage aux urgences de l'hôpital qui est venu briser l'équilibre fragile qu'il trouvait dans sa solitude et la position d'exception qu'il tentait de constituer. La deuxième fois, lorsqu'il accepte de venir parler dans un cadre psychothérapeutique et qu'engagé dans le transfert, il est surpris par ce qu'il dit et ce qu'il peut adresser alors qu'il se définissait comme silencieux. Néanmoins, son intérêt pour la psychologie ne le quitte pas. Il est semble-t-il interrogatif sur les effets que produisent en lui la psychothérapie. *« C'est la première fois qu'il parle de tout ça à quelqu'un qui l'écoute »*, dit-il.

Ce jeune homme nous a à notre tour surpris, en tout cas pour ce qu'il nous aura enseigné sur la fonction de l'acte et l'ambivalence entre un choix pervers et un choix sublimatoire par l'écriture dans le traitement de l'énigme de la castration. Ici, il rencontre celle-ci soit à travers le démenti soit au travers d'une douleur d'exister qui peut être supportée à la condition d'être recouverte par les voiles du beau, à savoir l'acte créateur qui chez lui s'exprime par les voies de l'écriture littéraire et poétique. Dans tous les cas se profile la question de l'acte qui répond à un traitement particulier du fantasme, fantasme qui demande à se réaliser d'une manière ou d'une autre. Quel choix *in fine* le sujet opérera ? Ceci reste encore en question mais il est à noter que sa rencontre avec la parole, une parole adressée dans un lien transférentiel, a fait grandir en lui un désir de savoir.

Pourtant, de notre côté, nous avons observé que notre intérêt pour ce cas a trouvé aussi un point de butée lorsqu'à notre étonnement, il a voulu brusquement arrêter le travail. Il est surpris que nous puissions être intéressés par ce qu'il a à dire. Mais cet intérêt pourrait bien se retourner contre lui et le

réduire encore à n'être que l'objet de la jouissance de l'Autre. Il dira à ce sujet : « *je ne veux pas vous faire perdre votre temps, vous avez sûrement des cas bien plus lourds qui méritent votre attention. Ça ne doit pas être facile d'écouter comme cela tout le temps les gens et quelqu'un qui n'a rien à vous dire d'intéressant, ça doit être ennuyeux et en plus quelqu'un qui dit qu'il va arrêter et qui revient quand même pour ne rien dire.* » A notre dernière séance, il conclut : « *Je ne reviendrais pas, vous m'avez déjà eu la dernière fois. Vous êtes une fille chouette mais j'arrête là.* » Nous ne pouvons alors que noter ce signifiant « chouette » qui vient ici s'associer à la figure du rapace qui voit dans la nuit. Nous ne reprenons pas de rendez-vous, le laissant avec ce désir flottant, lui indiquant qu'il sait où nous trouver s'il veut revenir parler. Mais alors que nous nous séparons sur le pas de la porte, il hésite, marmonne quelque chose d'incompréhensible. Nous n'étions pas satisfaite de ce départ, nous aurions bien sûr souhaité qu'il revienne causer, d'autant que son cas nous intéressait. Mais ce que ce travail nous aura enseigné, c'est qu'à vouloir en faire un objet d'étude notre désir de chercheur se fit probablement trop voyant, or ici il ne convenait pas d'aller y regarder de trop près.

Nous concluons toutefois sur l'émergence d'un trait d'identification chez Monsieur D à la place de l'analyste qu'il énonce dans ce désir d'engager des études de psychologie afin d'aller voir du côté de cet objet a, de ce reste mais autrement que dans des modalités perverses. C'est ce qu'indique son : « *Alors je vais arrêter et pourtant je suis revenu.* »

### **Bibliographie**

Castanet, D., (2007). Symptôme et perversion. L'en-je lacanien, 8, 21-43.

De Mijolla Mellor, S., (2009). Choix pervers, choix sublimé ». Topique, 109, p. 271-284.

Freud S. (1938). Le clivage du moi. In Résultats, idées, problèmes, II. Paris : PUF, 1985.

Lacan, J., (1966). Ecrits. Editions du Seuil: Paris.

Lacan, J., (1966-1967). La logique du fantasme. Version AFI.

Lacan, J., (1986). L'éthique de la psychanalyse. Editions du Seuil : Paris.